



# DES OISEAUX D'UN RARE PLUMAGE

ERIC DICKENS

**D**ÉPUIS un certain temps déjà, la situation de la traduction littéraire en Grande-Bretagne me préoccupe. Selon une désormais célèbre statistique, les traductions représentent seulement 3 % de nos parutions, alors que les chiffres vont de 20 à 60 % dans d'autres pays européens. La Grande-Bretagne se réjouit, à raison, de voir un grand nombre de ses auteurs publiés dans d'autres langues. Mais elle est loin de retourner le compliment à ses voisins.

Rien n'autorise à penser que les livres anglais sont meilleurs ou pires que ceux écrits en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Scandinavie ou dans les pays slaves. Pourtant, les seuls ouvrages qui franchissent aujourd'hui la Manche sont, à de rares exceptions près, des retraductions de classiques datant d'il y a deux siècles. La littérature européenne contemporaine, celle qui est en train de s'écrire, est presque invisible dans les librairies anglaises.

C'est le résultat d'un cercle vicieux alimenté par l'ignorance et l'apathie : si on ne sait rien de la littérature d'un pays donné, ni du pays lui-même, il y a peu de chances que l'on s'intéresse à l'un de ses auteurs en particulier – à moins qu'il ne fasse l'objet d'un battage médiatique considérable. Et si on ne lit jamais de romans étrangers, on ne concevra pas de curiosité pour la culture dans laquelle ils s'insèrent.

Il y a un autre problème. D'après ce que j'ai pu constater sur divers sites Internet, la présence des écrivains européens invités dans les principaux festivals et manifestations littéraires britanniques (Hay-on-Wye, Cheltenham, Oxford, Édimbourg...) reste très symbolique.

Par ailleurs, si l'on feuillette la rubrique « livres » des quotidiens anglais sérieux, ou de publications comme le *Times Literary*

*Supplement* et la *London Review of Books* (facilement accessibles à l'ère du Web), les traductions brillent par leur absence. De temps en temps survient un intérêt soudain, en général axé sur la littérature d'un pays spécifique, mais il retombe vite.

La presse oublie même parfois le nom du traducteur et ne donne que très rarement des indications pertinentes sur la qualité des traductions. Ceci, bien sûr, parce que les critiques capables de lire un roman dans une langue étrangère sont regrettablement peu nombreux. Et cette situation ne changera pas du jour au lendemain.

Si d'aventure un livre venu d'ailleurs paraît en Grande-Bretagne, on a tendance à le fétichiser. La traduction n'a pourtant rien d'une activité ésotérique. Il a fallu faire passer en anglais une multitude de grandes œuvres littéraires au cours des siècles, à commencer par la Bible. Dans la plupart des autres pays européens, les éditeurs et les libraires ne se sentent pas obligés de claironner qu'un roman est traduit ; le travail du traducteur doit bien entendu être courtoisement salué et correctement rémunéré, mais on considère l'activité en elle-même comme un élément normal d'une culture littéraire saine. Ce n'est pas le cas chez nous. Ici, la traduction a toujours l'aura d'une discipline à laquelle universitaires et bibliothécaires s'adonnent à leurs heures perdues. On ne l'envisage pas comme une profession, mais presque comme un passe-temps.

Paradoxalement, de nombreux éditeurs anglais (à quelques honorables exceptions près !) ne voient pas les traducteurs professionnels comme des spécialistes instruits, et encore moins érudits. On a parfois le sentiment qu'ils ne sont que des dactylos améliorés, convoqués lorsque l'on a besoin d'eux et à qui l'on dit : « Vous pouvez disposer, maintenant », une fois la tâche accomplie. Tâche souvent sous-payée et qu'il faut exécuter dans une précipitation ridicule. À croire que c'est en tout dernier lieu que les éditeurs pensent au traducteur à qui ils vont confier le nouveau prix Nobel (un auteur dont ils n'ont généralement jamais entendu parler...), à sa rémunération, à ce que représente réellement cette somme par rapport au budget total de l'ouvrage, au temps nécessaire pour traduire un livre d'une certaine longueur, et ainsi de suite.

Les départements universitaires où l'on étudie les langues, la littérature et la traduction, les ateliers de spécialistes et les diverses manifestations destinées aux traducteurs œuvrent dans la bonne

direction. Mais c'est insuffisant pour transmettre au lectorat britannique le goût des lettres étrangères – et pour faire connaître notre profession. Et les restrictions budgétaires dont souffrent les départements de langue et littérature depuis quelques années n'arrangent rien. Ce qu'il faut, c'est une campagne de sensibilisation nationale concertée, avec un message simple : les livres écrits dans une autre langue et traduits dans la nôtre ont autant d'intérêt que ceux que nous produisons.

Il y a également les prix littéraires, mais ils ne résolvent pas tout, car ils ont tendance à focaliser l'attention des lecteurs potentiels sur quelques ouvrages. L'argent qui les accompagne témoigne d'une intention généreuse, mais n'aide guère à promouvoir un large éventail de traductions.

Dans le climat actuel, où les traductions apparaissent toujours en Grande-Bretagne comme des oiseaux d'un rare plumage, il faudrait des subventions pour veiller à ce que l'on publie un nombre raisonnable d'auteurs étrangers. Elles pourraient avoir trois sources : 1) le pays d'origine de l'ouvrage, 2) les fonds culturels britanniques, 3) les fonds culturels de l'UE. Nous autres traducteurs préférons recevoir nos aides directement des institutions nationales – plusieurs de nos voisins européens ont mis en place de tels dispositifs. Mais il est primordial que les éditeurs qui doivent vendre énormément d'exemplaires pour rentrer dans leurs frais bénéficient d'un véritable soutien. Les thrillers et les policiers (qui souvent nous viennent de Scandinavie depuis quelques années) n'ont besoin d'aucun coup de pouce financier. En revanche, la littérature de qualité ne relevant pas de ce genre risque de ne jamais arriver jusqu'à nous, sans la participation d'une ou deux des institutions citées ci-dessus. Il serait dommage que les seuls romans traduits en Angleterre soient des policiers et des thrillers. D'autant plus que nous en produisons nous-mêmes une certaine quantité.

Ma bibliographie est à la fois encourageante et absurde. Je me suis débrouillé pour traduire (et être payé pour cela) quatre ouvrages de littérature « sérieuse », écrits dans une langue nationale européenne qui compte un nombre dérisoire de locuteurs : l'estonien. Deux chez Harvill, à Londres, le troisième chez Central European University Press, à Budapest (dans une collection qu'a dirigée Timothy Garton Ash), et le dernier chez Dalkey Archive Press, dans l'Illinois, aux États-Unis.

Ce qui est absurde, c'est que, sans aucune aide institutionnelle, je sois parvenu à traduire et à faire publier quatre livres, plus un roman à paraître, venant d'un tout petit pays. Mais c'est encourageant, car ce que j'ai réussi à accomplir pour une langue rare, on doit pouvoir le faire à une plus vaste échelle pour beaucoup d'autres langues, et fournir ainsi du travail à de nombreux traducteurs, notamment de l'allemand, qui compte au moins 80 fois plus de locuteurs que l'estonien !

Les éditeurs, les critiques, les chercheurs, les traducteurs, les agents et les associations littéraires ne pourraient-ils pas collaborer de manière plus structurée, pour que les traductions d'œuvres contemporaines réalisent une percée en Grande-Bretagne ? Je crois qu'un apport créatif extérieur contribuerait à faire prendre conscience au lectorat anglais qu'il existe une vie littéraire en Europe et au-delà.

Les travaux universitaires portant sur des ouvrages en langue étrangère ne manquent pas. Mais ce qui nous fait défaut aujourd'hui, ce sont des traductions plus nombreuses dans les librairies britanniques.

*traduit de l'anglais par Karine Lalechère*

### **Livres traduits de l'estonien par Eric Dickens**

Jaan Kross, *The Conspiracy and Other Stories* (Harvill, 1995)

Jaan Kross, *Treading Air* (Harvill, 2003)

Mati Unt, *Things in the Night* (Dalkey Archive Press, Illinois, E-U, 2006)

Friedebert Tuglas, *The Poet and the Idiot* (CEU Press, Budapest, 2007)

Mati Unt *Brecht Appears By Night* (Dalkey Archive Press, Illinois, E-U, à paraître)

Cette tribune a été publiée pour la première fois sur le site [www.translatedfiction.org.uk/](http://www.translatedfiction.org.uk/). Nous la reproduisons ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.